

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Animalité et entre-soi dans La héronnière et L'habitude des bêtes de Lise Tremblay

Kaliane Ung 

Volume 21, Number 2, 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1115088ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4897>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ung, K. (2024). Animalité et entre-soi dans La héronnière et L'habitude des bêtes de Lise Tremblay. *Voix plurielles*, 21(2), 105–120.
<https://doi.org/10.26522/vp.v21i2.4897>

Article abstract

Cet article se penche sur les notions d'animalité et d'entre-soi dans *La héronnière* (2003) et *L'habitude des bêtes* (2017) de Lise Tremblay, deux textes dont les narrateurs sont soumis aux ragots du village. Dans ces villages isolés, la chasse affirme un désir de violence masculine, entre protection des siens et défense de l'honneur. Les femmes gravitent autour des chasseurs sans être totalement considérées comme des partenaires égales dans l'organisation de la vie rurale, ce qui précipite leur départ volontaire. Prisonniers du calendrier de la chasse, les animaux qui surgissent dans ces textes révèlent l'impossible dialogue entre les sexes et jouent le rôle de médiateurs dans les relations tendues entre hommes et femmes.

© Kaliane Ung, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Animalité et entre-soi dans *La héronnière* et *L'habitude des bêtes* de Lise Tremblay**Kaliane Ung**, University of Pittsburgh**Résumé**

Cet article se penche sur les notions d'animalité et d'entre-soi dans *La héronnière* (2003) et *L'habitude des bêtes* (2017) de Lise Tremblay, deux textes dont les narrateurs sont soumis aux ragots du village. Dans ces villages isolés, la chasse affirme un désir de violence masculin, entre protection des siens et défense de l'honneur. Les femmes gravitent autour des chasseurs sans être totalement considérées comme des partenaires égales dans l'organisation de la vie rurale, ce qui précipite leur départ volontaire. Prisonniers du calendrier de la chasse, les animaux qui surgissent dans ces textes révèlent l'impossible dialogue entre les sexes et jouent le rôle de médiateurs dans les relations tendues entre hommes et femmes.

Mots-clés

Chasse ; Ruralité ; Études de genre ; Masculinisme ; Condition féminine

Dans l'univers de Lise Tremblay, vivre en société s'apparente à un processus de dépossession, d'aliénation intime. Ses personnages tentent d'établir des rituels pour soutenir leur existence précaire et peinent à tisser des liens avec leurs semblables. Dans les territoires ruraux décrits par l'autrice, la pratique de la chasse scande le passage des saisons et influence les relations sociales pour finalement révéler les tensions entre les générations et les sexes. Par le biais du paradigme de la chasse et de l'animalité qui en découle, Tremblay propose des itinéraires en perdition ou en réinvention. Du fait de leurs rapports de dépendance, les êtres humains prennent des traits animaux ; leurs relations de commensalité adoptent les codes des proies et des prédateurs pour assurer leur survie et leur rang dans la hiérarchie sociale. La chasse, qui permet aux trappeurs de consommer la viande des animaux et d'en commercialiser la peau, envahit peu à peu d'autres champs de l'existence et s'invite sur le terrain de l'intime. Lorsque les hommes s'arrogent le droit de régir leur territoire et de contrôler les relations dans le village, les femmes deviennent une espèce en voie de disparition.

Le recueil de « nouvelles romanesques » (Biron) *La héronnière*¹ (2003) comporte cinq histoires complémentaires saisissant des moments de crise domestique. Dans ces parcours décousus, la rencontre avec l'animal pris au piège ou abattu précipite la remise en question de la vie en couple car elle réveille une subjectivité en hibernation. La bête chassée surgit, force certains personnages à s'y identifier et fait basculer les trajectoires humaines dans une fuite en avant. Les rapports entre les sexes réinvestissent également la figure du chasseur et du garde-chasse, sentinelles s'efforçant de contenir « l'étranger » lorsqu'il s'infiltré dans le village, sous

des traits animaux, ou dans la psyché des habitants. Les êtres chassés à l'extérieur de la communauté dénoncent les travers de l'entre-soi et s'adaptent, quitte à se réinventer par la fiction et la migration.

Le roman *L'habitude des bêtes*² (2017) investit également le thème de la chasse, dans un village du Saguenay hanté par la menace du loup dans lequel s'installe Benoît Lévesque, dentiste à la retraite, et son chien Dan, atteint d'un cancer. Les personnages sont en transition (entre la ville et la campagne, la vie et la mort), mais demeurent sur le mode de la suspension, à l'image de la fille non binaire de Benoît, Carole, en quête d'une forme de neutralité sexuelle. En ravivant les dangers des époques passées, la présence du loup accentue le sens des frontières dans le territoire que les humains partagent avec les animaux. Dans l'univers de Tremblay, les sexes s'opposent sur leur considération de la nature ; dans *La héronnière*, les hommes exhibent un rapport d'appropriation et d'exploitation des ressources locales, tandis que les femmes sont assimilées à la nature jusqu'à un point de rupture. Celles qui ne cèdent pas au rapport de force, doivent rompre avec les us et coutumes du village. *L'habitude des bêtes* invite à considérer un rapport neutre, diplomatique, avec les animaux, lorsqu'un regard éthologique, qui pourrait être celui du lecteur, ordinairement utilisé pour décrire les comportements animaux dans leur milieu naturel, se pose sur les habitants des zones frontalières côtoyant le territoire des bêtes.

Chasse et virilité : les dangers d'un masculinisme rural

L'animalité des villageois peut tout d'abord être analysée en suivant les comportements masculinistes des hommes, qui définissent la virilité comme un rapport de domination envers la nature et une politique d'extraction optimisée pour servir leurs intérêts. Dans ses récits, Tremblay renverse l'animalité, qualité revendiquée par ceux qui se considèrent volontiers comme des « mâles alpha », pour en révéler une facette plus vulnérable.

La héronnière rassemble des anecdotes à la première personne, des moments de crise où des existences détricotées basculent après un événement soudain. Si on a pu déceler des références à l'Isle-aux-Grues, où l'écrivaine passait ses étés (Defraeye 228), ce village est davantage un lieu commun topographique établi par les contrastes entre les pratiques de la ruralité et les usages de la grande ville, un « écosystème indépendant » (231) dont l'équilibre repose sur des habitudes héritées à travers les générations. Le titre *La héronnière*³ pointe vers la reproduction animale et sociale, tout en interrogeant notre rapport à l'environnement.

À l'époque médiévale, le héron symbolisait ceux qui craignent le désordre du monde et qui laissent leur esprit voler au-dessus d'événements incontrôlables (*The Medieval Bestiary*). En insistant sur l'enseignement moral des créatures de Dieu, les bestiaires précisent que

de même que le héron tire sa nourriture de l'eau mais niche en haut des arbres, ainsi fait le sage qui doit tirer sa nourriture de choses passagères mais place l'espoir de son âme dans les choses éternelles. Comme le héron qui défend ses poussins, ainsi fait l'homme juste qui châtie ceux qui essaient de tromper les autres. (*The Medieval Bestiary*, je traduis)

Dans le recueil de Tremblay, les narrateurs essaient de rétablir la vérité sur les habitants du village et tentent de se défaire des querelles du quotidien pour « cohabiter, parmi d'autres formes de vie, parce que l'habitat d'un vivant n'est que le tissage des autres vivants » (Morizot, *Manières*, 32). Les nouvelles sont des récits fragmentés d'événements qui arrivent à l'entourage de multiples narrateurs. Les deux premières nouvelles racontent la chute émotionnelle d'un homme, les deux suivantes des trahisons féminines, et la dernière le deuil de sa femme traversé par le narrateur. Denise Paré découpe le recueil en opposant les regards rural, urbain et néorural (459). Je reprends sa nomenclature qui permet d'envisager le recueil comme une étude des relations entre les sexes. Le lecteur retisse les liens qui unissent les personnages dans une pratique littéraire proche du pistage, en remontant le fil des rumeurs, selon « l'art d'enquêter sur l'art d'habiter des autres vivants » (Morizot, *Sur la piste*, 10). Chez Tremblay, je lis le pistage comme un rapport de force entre les sexes, où les hommes sont les gardiens du statu quo et partagent une même expérience par affinités cynégétiques, uniformisée par le temps de la chasse. Les figures masculines ne souhaitent pas céder le territoire aux femmes, celles-ci étant forcées d'abandonner leur existence rurale pour s'épanouir. En proie à des pratiques patriarcales abusives puis chassées du village, elles s'avèrent les victimes collatérales de la chasse comme paradigme de vie.

Les premières phrases du recueil posent immédiatement la question de l'habitat et de la chasse, en filigrane des rapports entre hommes, femmes et nature :

« La roulotte ». Depuis qu'elle est partie, je répète le mot à chaque fois que je reviens du club de chasse et que je m'engage dans l'entrée. Aussitôt que la rallonge a été construite, Nicole s'est mise à dire la « maison » et s'il m'arrivait de dire la roulotte, elle boudait. C'était comme si elle avait honte. (*LH* 11)

La première nouvelle « La roulotte » s'ouvre sur un décalage entre les mots et la réalité qu'ils désignent, perçu à la fois par le narrateur et sa compagne au sujet de leur lieu d'habitation. La maison mobile est associée à la déception de ne pas posséder une demeure aux fondations stables, et allégorise les difficultés intimes du couple qui font l'expérience du « syndrome du nid vide⁴ », leurs deux filles devenues adultes ayant quitté le domicile familial pour la ville.

Du point de vue du narrateur garde-forestier de « La roulotte », la chasse est un moyen de mesurer le temps, que ce soit par l'ouverture et la clôture de la saison, par les exigences du travail de pistage, ou encore par l'attente de l'animal sauvage. Le narrateur est obnubilé par la « dévirilisation » du village causée par la venue des citadins qui ne se conforment pas toujours aux normes de genre (Langevin 88). Suivant l'exemple de son amie de la ville, sa femme lui demande de faire des activités qu'il considère comme traditionnellement féminines, ou plutôt, indignes de son sexe, et qui mettent en péril sa réputation au sein de son cercle d'amis – entretenir des rosiers, porter « des couleurs de femme », repeindre le kiosque « en mauve et rose » (14) –, alors qu'il préfère l'homosocialité des hommes du village.

Son quotidien s'ébranle lorsque son ami Léon lui fait une révélation : Nicole le tromperait avec un chasseur (17). Léon laisse entendre au sujet du nouveau venu que « cela fait deux jours qu'il ne va pas chasser » et qu'il se promène avec Nicole « main dans la main autour des chalets » (17). Deux idées de la masculinité s'opposent dans le rapport à la séduction du narrateur et du nouvel amant de Nicole : l'un poursuit l'objet de son désir, l'autre se déplace en harmonie avec la femme, au même niveau, et flâne pour le plaisir de sa compagnie. Nicole met son nouveau compagnon sur le même plan qu'elle, et lui fait ainsi perdre ses liens avec les autres hommes pour favoriser sa vie sentimentale, ce qu'elle a tenté de faire avec son mari, en vain (alors que le mari de son amie citadine prend plaisir à tenir sa maison). Au lendemain de la révélation de Léon, elle quitte son époux pour déménager à Montréal. La rancœur du narrateur est en apparence moindre, mais sa colère prend la forme d'une ritournelle mortifère : il s'adonne de plus en plus à la chasse et écoute Johnny Cash en boucle (« je n'écoute que lui » [19]).

Au sujet de l'adultère perpétré avec un chasseur qui aurait pu être un pair, le narrateur répète « je n'ai rien vu » (16), prenant alors la place d'un animal qui n'aurait pas su déchiffrer les signes d'un changement de paradigme à ses propres dépens. Il identifie la cause de l'infidélité et du départ de sa femme Nicole : l'amie de celle-ci, une touriste, aurait corrompu son esprit. Une étrangère débarque dans le quotidien et bouscule le statu quo : il s'agit ainsi de culpabiliser « ces femmes de la ville, asexuées, instruites et équipées de maris efféminés qui constituent une menace pour l'écosystème du village » (Langevin 89) pour l'échec de son couple, ce qui empêche une introspection et une autocritique. La nouvelle se termine sur un fantasme de meurtre de masse (des « drôles d'idées » [LH 20] décrites au conditionnel) avoué à demi-mot et dont son ex-compagne serait une des victimes. Il se pourrait qu'il fasse référence à la chanson « Cocaine Blues » de Johnny Cash, dans laquelle le personnage de Willy Lee admet avoir abattu sa femme sous l'effet de l'alcool et de la drogue : « Je prendrais ma carabine

de chasse, pas mon fusil pour les canards, non l'autre, la grosse, celle pour l'orignal, la carabine que j'avais donnée à mon frère Sylvain » (LH 20). Ces propos suggèrent une préméditation à défaut d'un coup de folie. La fin de la première nouvelle annonce la tonalité du recueil : il sera question des rapports entre les sexes et, plus précisément, de la masculinité telle qu'elle s'exprime à travers le rapport de prédation et l'exploitation des animaux.

Dans la deuxième nouvelle, le garde forestier (le même narrateur que dans la première nouvelle) guide les scientifiques qui se rendent deux fois par an dans la héronnière pour étudier la faune autochtone et y remarque certains oiseaux criblés de balles. Ses soupçons se portent immédiatement sur son neveu Steeve :

À part le fait qu'il a tendance à trop bourrer les canards de plombs et que j'ai dû l'avertir souvent de ne pas le faire parce que les chasseurs n'aiment pas ça, c'est un bon travailleur et à dix-sept ans, il est le meilleur guide de chasse de toute la région. En plus, c'est un dresseur hors pair, ses chiens gagnent tous les concours. Le village est réputé à cause de lui. Je me suis dit que là, Steeve était en train de dérapé. (25)

D'un côté, Steeve est un modèle de virilité rurale pour toutes les autres figures masculines du village ; il excelle dans la chasse, le travail manuel et l'élevage des chiens. De l'autre, lorsque la héronnière est valorisée en tant que terrain d'étude et de tourisme, son zèle est perçu autrement (26). En plus d'indiquer un mouvement de véhicule non contrôlé par le conducteur, le verbe « dérapé » peut également signifier « partir, s'enfuir » (*Trésor de la langue française*). Steeve est à la dérive et s'écarte de la trajectoire d'une vie prometteuse. Dans le cas de la héronnière, la symbolique de la chasse est altérée car elle ne s'adapte pas à l'alternance entre « la promotion de la chasse commerciale et accessoirement, du tourisme nature, afin de combler les saisons creuses » (Paré 465). Les cadavres d'oiseaux permettent au narrateur de pister le chasseur dangereux, devenu un prédateur qui menace la prospérité du village. Lorsque la héronnière est un terrain d'étude, Steeve est marginalisé. Le narrateur lui reproche de « faire passer 'les gens du village' pour des sauvages » (LH 29), des personnes assimilées à la nature, qui auraient un rapport privilégié avec elle, mais qui se prêtent davantage à une exploitation opportuniste. Contrastant avec son activité physique exemplaire, sa passivité hivernale, son addiction aux jeux vidéo (27) et ses excès d'alcool (28) mettent à mal la masculinité qu'il exprime d'ordinaire par le biais de la chasse.

Dans la même nouvelle, Nancy, la sœur du narrateur et la mère de Steeve, n'arrive pas à joindre son nouvel amant, Roger Lefebvre, qui organise le Symposium annuel des ornithologues. Le narrateur et Nancy découvrent le corps du scientifique entre son chalet de saison et son véhicule, « qui gi[t] à plat ventre » (35), abattu tel un animal. En vérifiant le coffre

de la pourvoirie, le narrateur remarque qu'il manque « une trente-zéro-six flambant neuve » (41), utilisée habituellement pour tuer l'original (42) et en déduit que le meurtrier ne peut être que Steeve, qui avait accès à l'arme. Celui-ci lui justifie son acte par sa volonté de venger les hommes de sa connaissance – le narrateur, Léon, son propre père, dont la femme part avec un autre –, disant « moi, je nous ai défendus » (44). Steeve a opéré une identification entre son ennemi Lefebvre et ses objets d'étude, les oiseaux. Il a utilisé une arme de chasse pour réparer symboliquement la masculinité fragilisée des hommes de sa communauté rurale et de son propre père afin de préserver leur honneur.

Dans le village, la chasse est une pratique solitaire qui établit toutefois une connexion avec le collectif dans la préservation et le partage inégal des ressources naturelles. La collectivité veille sur les siens, notamment lorsque le narrateur, Léon et Steeve ont connu un épisode dépressif⁵. Le narrateur avoue : « Quand ma femme est partie avec un chasseur qu'elle connaissait depuis une semaine, si Léon n'avait pas été là, je ne sais pas ce que j'aurais fait » ; Léon est aussi considéré comme un « survivant » après que sa femme est partie avec un étranger (31), épisode durant lequel les villageois surveillaient leurs moindres mouvements. Ils se sont alors retrouvés dans la position de l'animal pris au piège (« tout le monde te surveille pour voir comment tu vas réagir » [31]). La vulnérabilité émotionnelle des trois hommes fluidifie le continuum entre l'humain et les autres animaux car tous sont pistés par la communauté, celle-ci étant dans l'attente d'un mouvement fatal de leur part.

Dans *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage* (2021), Charles Stépanoff stipule que la chasse est

un acte volontaire de confrontation de l'humain avec un animal sauvage capable de lui résister. Cette définition implique de percevoir l'animal non comme simple ressource matérielle, mais comme agent d'un certain comportement et d'un certain rapport à son milieu. [...] Ancré dans son propre monde, l'animal-gibier n'est ni sacralisé comme un animal-enfant ni transformé en animal-matière. (13-14)

Puisque la sauvegarde de la faune impose des lois de conservation aux chasseurs, l'animal résiste à la violence masculine indirectement, par la médiation sociale. Tremblay met en scène une confrontation volontaire en utilisant l'animalité comme un paradigme pour envisager les relations humaines. Les oiseaux de la héronnière ne sont pas symboliques, mais sont protégés par le bon sens du chasseur, qui s'abstient de les décimer pour ne pas mettre en danger leur reproduction. Face aux efforts de protection des espèces, la chasse semble peu à peu vidée de son utilité matérielle, mais subsiste telle un signifiant (et une échelle de valeur morale) pour le village. Lorsque la police enquête sur le meurtre de Roger, le narrateur s'interroge : « j'étais

convaincu que mon beau-frère était incapable de tirer sur quelqu'un ; il ne chassait même pas » (*LH* 40), le refus de chasser indiquant une sensibilité peu virile.

Denisa-Adriana Oprea remarque que les personnages de Tremblay sont le plus souvent « inertes » (93), empêtrés dans un « investissement morbide » (96) en exerçant une activité qui ne leur apporte pas vraiment de satisfaction, pour fuir leur couple où ils ne s'épanouissent pas non plus. Si les personnages s'aliènent de leur conjoint(e), ils s'éloignent également de leur propre identité régionale, incapables de réconcilier « un Québec encore traditionnel et une société québécoise à la recherche de nouvelles valeurs et de nouveaux repères identitaires » (100). Chez ces déphasés, les relations entre les sexes s'expriment parfois par le recours à l'animal en tant que tiers. Comme le souligne Irène Chassaing, les deux premières nouvelles proposent un traitement « spectral » (114) de l'animalité et de la chasse, dans un microcosme où la masculinité est entrelacée avec des pulsions de mort pour affirmer des rapports de domination. Sophie Beulé insiste sur les « facteurs sociaux, politiques et sexuels [qui] favorisent le développement d'un désir mimétique qui débouchera sur une crise sacrificielle » (381), dont les femmes sont les premières victimes. Le masculinisme local étend la pratique de la chasse hors des zones indiquées et force les autres espèces à s'écarter du village – même les hominidés de sexe féminin – afin de demeurer dans une socialité homogène.

L'exil des femmes, ou la sortie du paradigme de la chasse

Les femmes assurent à leur dépens la survivance des rapports de domination entre elles et les hommes. Dans la troisième nouvelle « Élisabeth a menti », la narratrice anonyme, ethnologue qui passe ses étés aux villages, déplore le fait que son amie n'appuie pas sa dénonciation d'une effraction de chasse. Élisabeth est décrite comme une originale qui fréquente les « étrangers » (les saisonniers) pour s'élever socialement (*LH* 54). Quant à la narratrice, surprise par l'effervescence du village durant la saison de la chasse (60), elle critique le mode de vie domestique d'Élisabeth, mais, en même temps, exploite son habitude du don de soi pour le bien-être des autres : « elle [...] avait fini par développer le même lexique psychologisant et apaisant qui rend le cerveau des femmes pareil à de la guimauve » (57). Leurs conversations lui accordent une pause dans son travail intellectuel pour renouer avec une féminité traditionnelle.

Les différences entre les deux femmes culminent dans leur attitude face aux animaux. La narratrice surprend Élisabeth et son voisin en train d'exterminer une portée de chatons en leur fracassant la tête sur le mur de la grange : « J'avais une vision urbaine des choses et c'est pour ça que j'avais été heurtée » (63). La narratrice peine à comprendre la perspective

d'Élisabeth en considérant les chats comme une espèce sauvage à contrôler, au même titre que les grands prédateurs qui mettent en danger la santé des fermes. La narratrice propose à Élisabeth de l'accompagner sur la route vers Montréal pour un court voyage d'agrément. Après quelques minutes de route, elles tombent sur une vision saisissante, un orignal fraîchement sectionné :

En marchant sur la chaussée, j'ai senti quelque chose de gluant sous mes chaussures. C'était du sang. Je me suis approchée du fossé et j'ai vu l'orignal encore fumant. La bête avait été prise au collet et les braconniers venaient de le sectionner en deux à la scie mécanique pour prendre le quartier arrière. Élisabeth se tenait près de moi. Je me suis éloignée et j'ai vomi les fruits et le yaourt que j'avais mangés avant de partir. (66)

Cette découverte au bord de la route est représentative des tensions qui se déploient dans le recueil en entier. On y surprend deux femmes qui, en train de quitter le village, voient le cadavre de l'orignal, sûrement découpé encore vivant. Cette scène inattendue incite la narratrice à faire un signalement qui laisse entendre qu'elle s'identifie à la bête coupée en deux. Celle-ci symbolise la sanction des hommes envers les êtres vivants qui tentent d'échapper à leur contrôle, ce qui engendre un sentiment de dégoût et d'abjection de la part de la narratrice (l'horreur de la scène est transmise au lecteur lorsqu'elle vomit son petit-déjeuner de fruits et laitages, aliments associés à un régime féminin⁶), mais non du côté d'Élisabeth, qui a assimilé les contraintes du monde rural.

Les mensonges d'Élisabeth agissent comme une ruse féminine pour augmenter ses chances de survie dans un milieu hostile au développement de la vie intellectuelle et intime des femmes. Dans *On ne naît pas soumise, on le devient* (2018), la philosophe féministe Manon Garcia déchiffre les rouages de la soumission des femmes attendue par la société, ce qui donne lieu à leur objectification et à leur aliénation physique, phénoménologique et ontologique. Reprenant la question posée par Simone de Beauvoir « Qu'est-ce qu'une femme ? », Garcia interprète la soumission comme un processus actif facilité par la « situation » particulière des femmes, dont le corps est asservi à la reproduction de l'espèce (173) et que la société a conditionné à se percevoir en tant que « proie ». Selon Garcia, « la coexistence de cette aliénation et de l'objectification [...] permet véritablement à la soumission de se produire » (175). La soumission apparaît comme la « seule stratégie apparemment disponible à la femme pour devenir souveraine et pour acquérir une forme de maîtrise de soi et du monde » (206), un sacrifice calculé dans une société néolibérale. Les femmes au foyer se projettent dans les vies dont elles ont la charge, en exigeant par exemple à leur conjoint de s'accomplir professionnellement pour compenser leur sacrifice. Cette interprétation est

favorisée par la citation⁷ mise en exergue en tête de la nouvelle « Élisabeth a menti », tirée des *Mémoires de deux jeunes mariées* (1842) de Balzac (Lapointe 40). La vision de l'original agit tel un rappel à l'ordre patriarcal du village. La proposition de Garcia explique le comportement des femmes du village envers celles qui expriment une différence d'opinion, car en dépit de l'influence progressiste de la ville, « le conditionnement social est toujours présent [...] mais il se sédimente dans la pensée des femmes, comme une sorte de colonisation intérieure » (210).

Après leur séjour chez sa sœur, où elle a acheté une poupée de porcelaine à ajouter à sa collection (symbolisant un idéal de féminité lisse et muette), Élisabeth relaie l'opinion de son mari, qui pense que la narratrice n'aurait pas dû appeler les autorités. De retour au village, la narratrice revient sur son dialogue avec une jeune agente de conservation de la faune : « J'étais certaine qu'[Élisabeth] savait qui étaient les braconniers, elle avait peut-être même pu identifier le camion. Je lui ai tout raconté. [L'agente] a dit qu'Élisabeth ne parlerait pas » (LH 73). En colportant des ragots chez les uns et les autres, Élisabeth agit telle une médiatrice entre les habitants du village et garde le silence pour défendre les membres de sa communauté auxquels elle a prêté allégeance plus qu'à la loi qui ne la protège pas de la violence des hommes. Son usage de la parole est donc une stratégie de survie et de résistance (Labrosse 41).

On peut également interpréter la carcasse de l'original découpée comme une expression de la masculinité déployée telle un piège. Dans son article « Masculinity as an Impasse » (2022), Garcia analyse la masculinité et la féminité comme deux « situations » opposées, car, à l'inverse des hommes, « les femmes ne sont pas à la fois sujets et objets, moi et autre » (*On ne naît pas soumise*, 147). Elle explique que les hommes construisent une norme de virilité censée leur apporter reconnaissance et plaisir. Cependant, la recherche d'approbation affaiblit les hommes et les place dans une situation où la reconnaissance et le plaisir sont intrinsèquement inaccessibles (« Masculinity as an Impasse », 201) puisque la validation qu'ils reçoivent des femmes provient de personnes subalternes qu'ils ne considèrent pas comme des partenaires dignes de respect. Le piège du patriarcat se trouve dans ses rapports de force inégaux qui ne comblent ni les hommes, ni les femmes. Dans les dernières pages de la nouvelle, Élisabeth est au volant d'une voiture rouge flambant neuve (LH 75), récompense de son mari pour s'être rangée du côté des hommes du village et pour avoir abandonné son amie au profit du statu quo. Beulé analyse cette récompense comme « l'appropriation du modèle urbain » selon un désir mimétique girardien (386) si répandu dans le village qu'il aboutit dans chaque récit sur le sacrifice d'un bouc émissaire, victime considérée comme « extérieure à la communauté, même si elle y appartient, sous peine de rediriger la violence au sein du

groupe » (388). L'aliénation est au cœur du processus d'élimination du village, qu'elle soit consciente ou non.

L'ultime nouvelle du recueil, « Le dernier couronnement », consomme la séparation des sexes : un an après le décès de sa femme Aline, un nouveau narrateur s'enferme dans la solitude. Le récit s'achève sur la mise au rebut de ses habits de chasse à la décharge publique (LH 116), comme si le veuf abandonnait à la fois sa pratique de la chasse et son identité de chasseur. Le couple s'était éloigné des traditions dans une volonté de se défaire des habitudes mortifères de la campagne, mais le narrateur et sa fille sont persuadés qu'Aline « a attrapé le cancer du village » (105) et comparent le lieu-dit à un « poison » (107). Pourtant, après une crise cardiaque, le narrateur retourne aux normes de genre exacerbées du village, en nourrissant une obsession pour la chasse, ce qui lui permet de continuer à croire en ses aptitudes physiques ainsi qu'en la possibilité de rester vivant à la prochaine saison (110). La chasse s'avère donc une pratique phénoménologique, une façon d'être au monde qui tisse des liens entre individus, ainsi qu'une intuition ontologique qui assure au narrateur d'être celui qu'il est.

Le titre du recueil et les relations quasi impossibles entre les sexes peuvent être relus à la lumière du cycle de vie des grands hérons. En hiver, les hérons migrent en Amérique du Sud, mais reviennent chaque année à leur lieu de naissance au Canada pour la reproduction et la nidification. De même, les femmes participent à la conservation des us et coutumes du village, au détriment de leur propre bonheur. La proximité physique et ontologique avec les animaux pourrait indiquer une voie vers un rapport de genre neutre, ou du moins délivré des normes de genre hétéronormatives, comme nous allons le voir dans *L'habitude des bêtes*.

***L'habitude des bêtes* : réinventer les pratiques de la chasse et du soin**

Le roman *L'habitude des bêtes* explore les tensions sur le territoire rural isolé via les pratiques de la chasse, de l'élevage et de la domestication des animaux. À travers le regard d'un personnage venu de la ville, Tremblay découpe une zone de non-droit, en filant ses thèmes de prédilection, « le braconnage et la loi du silence, l'engendrement de la mesquinerie par la peur, l'appétit sans assouvissement, le rapport esthétique entre la saleté et la mort » (Lafortest, 2018, 85). Dans l'univers du roman, la chasse redessine les relations de pouvoir. L'autrice interroge à demi-mot la notion de « nature » utilisée pour renforcer certaines dichotomies (masculin/féminin, prédateur/proie, loups à abattre ou à protéger), lorsque la chasse renforce l'exploitation de la nature par les personnages de genre masculin.

Les tensions autour de la chasse et de la prédation sont entrelacées avec les préoccupations de Benoît Levesque et sa famille. Le narrateur relaie les mots de sa fille, qui

souhaite renoncer à son genre : « Elle ne voulait pas avoir l'air d'une femme, ni d'une femme ni d'un homme. Tout ce qu'elle voulait, c'était être plate. Avec sa petite taille et ses cheveux courts, elle en était certaine, elle allait être plate et rien. Pour elle, rien, ça voulait dire sans sexe apparent » (9). Ces réflexions annoncent non seulement un renoncement au genre féminin, mais également à la notion même de genre, en se situant dans une non-binarité. Elles questionnent également l'importance faussement accordée à des critères biologiques qui sont socialement construits. L'adjectif « plat » peut se lire comme un refus de tous les renflements qui indiquent des caractères sexuels. Cette volonté de devenir un corps en deux dimensions pourrait également représenter le désir de « mettre à plat » une question, en examiner tous les éléments en détail, pour ne rien tenir pour acquis. La description de l'androgynie de surface (« petite taille », « cheveux courts » [9]) invite à s'interroger sur l'origine de ce désir de ne plus se rattacher à un genre précis. Ici, la sortie de route, l'imprévu dans la trajectoire de vie, est une démarche réfléchie, car la chirurgie alignera l'apparence physique de Carole sur sa perception d'elle-même. Le narrateur accepte la décision de sa fille et le début du roman annonce les thèmes de l'entre-deux et de l'hybridité ; la tension narrative se porte sur Dan, le chien du narrateur, qui arrive à la fin de sa vie. Les premières pages mentionnent comment Benoît va prendre soin de sa fille et de son chien dans leurs moments difficiles. Le canidé, compagnon domestique, et les loups, prédateurs à abattre, sont des animaux littéraires qui nous entraînent vers la « sortie de l'exceptionnalisme humain » (Schaeffer) et nous invitent à interroger les divisions binaires qui semblent aller de soi pour négocier un entre-deux plus inventif.

Benoît perd peu à peu ses repères : sa fille renonce à son genre, son voisin Rémi, le fermier, se défait de ses animaux à cause de sa maladie (*HB* 14) et son chien s'éteint doucement. C'est dans cette atmosphère de fin de cycle que le loup réapparaît dans la province (15). Animal hautement symbolique dans l'imaginaire littéraire, le loup peut être le prédateur, celui qui met en danger l'équilibre d'un village ou d'une ferme, ou représenter un double du narrateur et de sa part sauvage et indomptable. D'ailleurs, Benoît avoue avoir auparavant délaissé son épouse et sa fille en se dédiant à la chasse : « La chasse et la pêche, c'est une affaire d'homme. [...] Elle ne savait pas, et moi non plus, que je venais d'entrer en religion. Mon Beaver allait devenir ma raison de vivre » (32). Le narrateur avait choisi des pratiques masculines ; à présent, il s'entend mieux avec les femmes : la vieille Mina, qui tenait le dépanneur pour les chasseurs avant sa retraite (25) et la vétérinaire Odette. *L'habitude des bêtes* propose une déconstruction de croyances limitantes sur la binarité des comportements normatifs de genre, par les « transitions » de Carole et de Dan, dans un climat de plus en plus

tendu au village, qui oppose les locaux et ceux qu'ils considèrent comme des étrangers, voire comme des intrus.

Les multiples narrateurs de *La héronnière* et de *L'habitude des bêtes* se tiennent en retrait, s'avouent plutôt spectateurs qu'acteurs des événements, croyant au tissu narratif mensonger. Selon Daniel Laforest, ces « réseaux de ouï-dire » construisent « un langage qui piste, file, et s'essaie [...] à suivre les tracés qui [...] dessinent à eux seuls le territoire de l'intrigue » (« Les territoires », 102). Dans *L'habitude des bêtes*, Tremblay utilise l'animalité pour mettre à jour des tensions entre les manières de vivre de la ville et de la région. La cruauté animale révèle la « prise de pouvoir » (Godin et Nareau 24) au cœur de la chasse, qui va de pair avec un discours sur la chasse exclusivement élaboré par les hommes du village. Dès lors qu'on le suit, qu'on lit ses traces, le loup devient un personnage de fiction entre contes et ragots (*HB* 36). Benoît établit une équivalence entre le loup et les villageois qui régit leur existence en autarcie, dans un entre-soi construit sur des rancœurs : « Ils sont comme les loups, ils vivent en meute et se protègent. Ils peuvent s'entretuer, mais ne t'avise pas d'intervenir, même la victime va se retourner contre toi » (37). Les pulsions de mort sont autorisées et exacerbées par l'ouverture de la saison de la chasse, car « parfois les guerres de territoire tournent mal » (38). Lorsque le loup apparaît dans les racontars, le narrateur ne le voit tout d'abord pas, car les poubelles dévalisées par les ours sont plus courantes que les incursions du prédateur lupin dans le village (45). Le loup semble être davantage le catalyseur d'un conflit social entre deux groupes (les chasseurs et les autres) qui ne parlent plus la même langue dès lors que le loup attaque : « Son neveu répétait qu'il s'agissait d'un cycle et que c'était normal. Ça allait se rééquilibrer. Mais c'était une langue que la gang d'en bas ne comprenait pas » (52). En mettant en sourdine la médiation du narrateur, le discours indirect libre rend compte d'une vision du monde anthropocentrée en vigueur au village.

Les chasseurs ont une perception singulière de la cohabitation ; selon eux, ce sont les loups qui outrepassent les limites de leur territoire, qui ont été décidées unilatéralement par les villageois. Stépanoff s'interroge sur ce qui vient après les notions de « nuisible » (celui dont les comportements peuvent poser un problème à certaines activités humaines) et de « gibier » (celui qui entre dans une position relationnelle de proie par rapport à l'humain prédateur) lorsqu'un regard néorural (parfois ignorant des enjeux locaux) souhaite s'affranchir d'une perspective anthropocentrée (121). Il décrit les croyances d'antan sur « la part du loup » (Stépanoff 121), c'est-à-dire les pertes de bétail que la communauté était prête à céder afin de maintenir une relation de bon voisinage avec un animal complexe, et parfois doté de pouvoirs surnaturels dans le folklore local (124). Benoît Levesque est le personnage

« médiateur » au sens étymologique du terme, celui qui est « plié en deux⁸ » (Morizot, *Les diplomates*, 30) entre la ville et la campagne. Baptiste Morizot, philosophe praticien du pistage, envisage la mitoyenneté comme un problème géopolitique et pense le vivant comme un tissu de relations entre espèces. Il défend une « *via media*, qui consiste en une cohabitation réelle : non pas un zonage en espaces séparés, mais un partage des usages d'un même territoire » (24). Si ce désir paraît irréaliste et utopique pour ceux qui habitent en territoires ruraux et dont la survie dépend de l'agriculture et de l'élevage, il s'inscrit dans l'urgence de « reconceptualiser le sauvage, ainsi que l'épistémologie d'une connaissance du prédateur » (24), où le loup ne serait ni un nuisible, ni un animal sacré (22). Tremblay défend une responsabilité envers l'animal ou l'humain, considérés tous deux comme un prochain (dans le sens d'un être proche géographiquement ou affectivement), qui ne serait pas dépendante d'une vision infantilissante de la nature qui « sauverait » l'homme de la corruption sociale (Stépanoff 195-196).

Dans le microcosme du village, les tensions entre chasseurs et loups invitent à un détour pour envisager un entre-deux neutre, dans le cas de l'animalité ou du genre, symbolisé par le binôme de Benoît et son chien Dan qui, contrairement aux autres hommes du village, ne collaborent plus pour chasser. Ils se replient sur une démarche du soin et de l'attention à autrui, renonçant à la « transe » de la poursuite de l'animal (*HB* 69). Ce faisant, ils deviennent les « sauvages » du village (76), puisqu'ils refusent les modalités de socialisation masculines. Comme dans l'expression « entre chien et loup », pour signifier « à la nuit tombée », il est difficile de distinguer les contours des êtres vivants. Il est plus ardu encore de mettre en œuvre ce que Morizot nomme « la carte du nouveau mode d'interaction avec le loup, [...] la diplomatie » (*Les diplomates*, 29), dans un monde en transition où les villageois se retrouvent dépossédés de leurs coutumes par les discours des médias (*HB* 100) qui soutiennent le regard dominant des néo-ruraux (donc ex-urbains) et dépeignent les loups comme « des représentants légitimes d'une faune déclinante et injustement persécutée » (Stépanoff 119). Les « lois » venant de l'extérieur du village sont jugées non pertinentes. La sanctuarisation nationale du « parc de la montagne » (*HB* 117) est vécue comme une dépossession de territoires locaux et la mise en danger de pratiques ancestrales dans un moment où la vie des villageois est mise en paroles par d'autres et soumise à une image d'elle-même produite de l'extérieur. Si la défense de la chasse fomenté une conscience de classe, elle ne débouche pas sur des politiques concrètes. Seuls subsistent les micro-gestes d'attention à l'autre qui esquissent une révolution à venir.

Chez Tremblay, l'animal est un catalyseur qui permet aux personnages de faire face à leurs contradictions et qui précipite l'urgence du conflit intérieur pour trouver une échappatoire, à défaut d'un salut. L'autrice fait surgir l'animal dans sa chair vulnérable, sans sacralisation, pour qu'il « n'apporte rien que l'essentiel, à savoir le sens de l'humain, dont il est le dépositaire » (Poirier 11). En reconfigurant le paradigme de la chasse, son univers fictionnel nous invite à nous interroger sur les catégories de classe et de genre en tant que pratiques de vie : est-il possible de s'affranchir de son sexe ou de son milieu si les comportements sont répétés au fil des générations ? Dans *La héronnière*, le masculinisme rural impose un rapport de force toxique qui conduit à l'exil des femmes, ce qui exacerbe une forme de clanisme organisé autour d'hommes forts. Quant aux femmes qui restent, elles développent des stratégies de survie pour ménager la paix de la communauté, quitte à faire des concessions avec les chasseurs qui outrepassent leurs droits. Dans *L'habitude des bêtes*, la recherche d'une neutralité entre le camp des chasseurs et celui des néo-ruraux se conjugue avec une réflexion sur une nouvelle façon d'habiter son corps, son genre et l'espace de la forêt. En s'attachant à des existences isolées, en ligne de crête, Tremblay détricote les habitudes sociales par le biais de l'animalité, en envisageant d'autres manières de vivre dans des territoires hostiles pour éviter le déterminisme social et la reproduction des relations de domination. Cette révolution s'opère dans la discrétion et le silence d'un pistage attentif, puisque le langage s'avère un terrain trouble, dans un entre-deux qui favorise les tentatives de se réinventer en dehors des normes.

Bibliographie

- Adam, Carol J. *The Sexual Politics of Meat : A Feminist-Vegetarian Critical Theory*. London/New York : Bloomsbury, 1990.
- Beaulé, Sophie. « Meurs et deviens : villages mortifères de Lise Tremblay et Perrine Leblanc ». *Le sacrifice et le don. Représentations dans la littérature et les arts francophones*. Dir. Irène Chassaing et Juliette Valcke, avec Ziyang Yang. Moncton : Perce-Neige, 2018. 381-401.
- Beauvoir, Simone de. *Le deuxième sexe*. Paris : Gallimard, 1949.
- Biron, Michel. « Un sous-genre hybride : la nouvelle romanesque ». *Voix et Images* 30.1 (2004). 125-130.
- Buekens, Sara et Julien Defraeye. « Introduction. Comme chien et chat : la littérature, entre l'humain et l'animal ». *Animal et animalité. Stratégies de représentation dans les*

- littératures d'expression française*. Dir. Sara Buekens et Julien Defraeye. Paris : Classiques Garnier, 2022. 7-28.
- Chassaing, Irène. « Nostalgie et utopie dans l'œuvre de Lise Tremblay : de *La pêche blanche* à *La héronnière* ». *Voix et Images* 40.2 (2015). 107-120.
- Defraeye, Julien. « Entre espèces et espaces : l'autre village de Lise Tremblay ». *L'altérité. Figurations littéraires et médiatiques*. Dir. Kodjo Attikpoé et Anne Thareau. Moncton : Perce-Neige, 2023. 227-246.
- Garcia, Manon. *On ne naît pas soumise, on le devient*. Paris : Flammarion, 2018.
- . « Masculinity as an Impasse : Beauvoir's Understanding of Men's Situation in *The Second Sex* ». *Simone de Beauvoir Studies* 32.2 (2022). 187-206.
- Godin, Louis-Daniel et Michel Nareau. « Entretien avec Lise Tremblay ». *Voix et Images* 45.3 (2020). 13-26.
- « Heron ». *The Medieval Bestiary. Animals in the Middle Ages*. <https://bestiary.ca/>
- Labrosse, Claudia. « L'impératif de beauté du corps féminin : la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan ». *Recherches féministes* 23.2 (2010). 25-43.
- Laforest, Daniel. « *L'habitude des bêtes* de Lise Tremblay ». *Spirale* 264 (2018). 85-86.
- . « Les territoires de la rumeur dans l'œuvre de Lise Tremblay : une approche des régions comme réseaux langagiers ». *Voix et Images* 45.3 (2020). 95-107.
- Langevin, Francis. « Filiations et régionalité dans trois fictions québécoises contemporaines ». *Histoires de familles et de territoires*. Dir. Sylviane Coyault, Francis Langevin et Zuzana Malinovská. Prešov : Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Prešovensis, 2012. 83-99.
- Lapointe, Martine-Emmanuelle. « Le conflit des codes et des classes dans *La héronnière* et *La sœur de Judith* de Lise Tremblay ». *Voix et Images* 45.3 (2020). 37-47.
- Morency, Jean. « Jacques Poulin et Lise Tremblay : Québec, l'Amérique, la douceur... ». *Nuit blanche* 45 (1991). 44-45.
- Morizot, Baptiste. *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Marseille : Wildproject, 2016.
- . *Sur la piste animale*. Arles : Actes Sud, 2018.
- . *Manières d'être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*. Arles : Actes Sud, 2020.
- Oore, Irène. « Colère et violence dans l'œuvre romanesque de Lise Tremblay ». *@analyses* 12.1 (2017). 79-102.

- Oprea, Denisa-Adriana. « Hommes à la dérive : la condition masculine dans les romans de Lise Tremblay ». *Nouvelles Études Francophones* 28.1 (2013). 89-101.
- Paré, Denise. « Habitats, migrations et prédatons : analyse écocritique de *La héronnière* de Lise Tremblay ». *Cahiers de géographie du Québec* 52.147 (2008). 453-470.
- Poirier, Jacques. « Prologue. Entre chiens et loups ». *L'animal littéraire. Des animaux et des mots*. Dir. Jacques Poirier. Dijon : Editions universitaires de Dijon, 2010. 7-12.
- Schaeffer, Jean-Marie. *La fin de l'exception humaine*. Paris : Gallimard, 2007.
- Stépanoff, Charles. *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage*. Paris : La Découverte, 2021.
- Tremblay, Lise. *La héronnière*. Arles : Actes Sud, 2005.
- . *La sœur de Judith*. Montréal : Boréal, 2009.
- . *L'habitude des bêtes*. Paris : Delcourt, [2017] 2018.

Notes

- ¹ Tremblay, Lise. *La héronnière*. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *LH* en italiques, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.
- ² Tremblay, Lise. *L'habitude des bêtes*. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *HB* en italiques, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.
- ³ Une héronnière désigne l'espace naturel de conservation aménagé par l'homme où vivent les oiseaux.
- ⁴ Le syndrome du nid vide est un sentiment de tristesse et de solitude que ressentent les parents lorsque leurs enfants quittent la maison pour la première fois.
- ⁵ La dernière phrase de la nouvelle « La roulotte » fait référence à une carabine à orignal que le narrateur aurait offert à son frère Sylvain. Irène Oore y voit une allusion à un potentiel suicide dissimulé par la communauté (96).
- ⁶ On consultera notamment l'ouvrage *The Sexual Politics of Meat: A Feminist-Vegetarian Critical Theory* (1990) de Carol J. Adams (105).
- ⁷ « Oui, la femme est un être faible qui doit, en se mariant, faire un entier sacrifice de sa volonté à l'homme, qui lui doit en retour le sacrifice de son égoïsme » (*LH* 49).
- ⁸ Baptiste Morizot remonte à l'origine du mot « diplomate » (plié en deux) pour désigner « celui qui se trouve à la frontière, contorsionné de telle manière à avoir une partie dans chaque camp, et qui ce faisant rend possible une communication, par le partage d'un code hybride » (*Les diplomates*, 30).